Il n'était pas le surlendemain ni le lendemain qu'il devait partir, mais le jour même.

Il fallait arracher sur-le-champ la malade au milieu dans lequel ses troubles nerveux avaient pris naissance, ne pas donner le temps à sa hantise de revenir.

M. Staraval n'éprouva aucune hésitation.

Son secrétaire expédierait les affaires qu'il n'arriverait pas à régler.

Il avait toute confiance en lui, et s'embarquerait absolument tranquille.

Donc, il prendrait avec sa femme le rapide du soir.

Il était neuf heures et demie, lorsque le médecin remonta dans le coupé qui l'attendait devant l'hôtel.

Une demi-heure plus tard, un autre coupé s'arrêtait en face du portail.

Richard Brottel en descendit et souleva la poignée de cuivre de la haute porte qui s'ouvrit lentement devant lui.

Il traversa le vestibule, monta un large escalier, en haut duquel attendait un valet, à qui il remit sa carte.

Le valet l'introduisait bientôt dans le cabinet de M. Staraval.

Richard Brottel s'y trouva seul.

Il venait d'entrer dans cette maison en étranger, lui qui depuis des années y pénétrait librement, en ami.

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre, il attendit.

Dix minutes s'écoulèrent.

Une portière fut poussée; M. Staraval était là.

L'artiste et le député firent un pas l'un vers l'autre; leurs mains se touchèrent dans un mouvement spontané.

Depuis un an, ils n'avaient pas eu l'occasion de se voir, et si l'acte accompli par le sculpteur vis-à-vis de sa femme lui interdisait la maison de Mme Staraval, aucune raison ne s'élevait pour empêcher les deux hommes de se toucher la main à l'occasion.

Pourtant, à peine leurs doigts s'étaient-ils éteints, qu'ils eurent chacun un frémissement.

Ils étaient: pâles l'un et l'autre, se regardant dans la même façon interrogative.

Mais ce qui, chez le député, semblait n'être qu'une curiosité mélangée d'inquiétude, paraissait atteindre, chez l'artiste, les proportions de l'angoisse, ils continuaient à se dévisager sans mot dire.

M. Staraval parla le premier; sa voix manquait d'assurance.

—A quoi dois-je le plaisir de votre visite, mon cher Brottel?

—Vous ne vous en doutez pas, fit Richard qui avait peine à tirer les mots de son gosier.

—Nullement.

—Comment!.... Mme Staraval.... ne vous a rien dit?

—Que voulez-vous que Mme Staraval m'ait dit? demanda le député pris d'une émotion qu'il ne voulait pas s'avouer à lui-même.

—Je serai catégorique, dit le sculpteur; Mme Staraval est venue me trouver à mon atelier, pour me raconter..... une étrange histoire.... Suivant elle, en tirant sur.... ma femme, et sur celui que je considérais comme son amant, j'aurais commis la plus effroyable des erreurs.... Ma femme était innocente, Louis d'Arneville n'était point son amie.

Il s'arrêta; M. Staraval resta muet, le regardant toujours.

—Savez-vous qui,—suivant elle,—reprit Richard, était l'amie de Louis d'Arneville?

—Je le sais, répondit enfin le mari d'Henriette.

Et, avant que son interlocuteur eût repris la parole:

—Ainsi, elle a été vous trouver chez vous, elle vous a raconté ce qu'elle m'a raconté?..... Le docteur a raison, la situation est plus grave encore que nous ne le craignions.

—Elle vous a fait sa confession? exclama Richard Brottel.

—On du moins ce qu'elle appelle sa confession, répondit M. Staraval.

—Ce qu'elle appelle sa confession, répéta Richard, ne comprenant pas.

—Ma femme se pique à la morphine plusieurs fois par jour; cette funeste habitude peut entraîner pour la santé, vous ne l'ignorez pas, les conséquences les plus graves.... Chez une nature aussi impressionnable surtout que l'est la sienne, elle a des effets tout jours désastreux; il arrive qu'elle amène des hallucinations, de la folie..... C'est sous l'empire d'une idée fixe qu'a agi Mme Staraval.... Effleurait son amie comme une sœur; le drame de l'an dernier l'a considérablement affectée.... Mme Brottel est venue la trouver il y a quelque temps, son désespoir l'a frappée, et c'est de ce moment qu'a dû germer dans son cerveau l'idée de se substituer à elle.... de s'accuser pour la faire absoudre.... A force de la ressasser, cette idée, elle l'aura prise pour la réalité.... Voilà l'opinion du docteur et voilà la mienne.

Un désespoir poignant entraînait maintenant dans le cœur de Richard Brottel.

Après avoir eu peur d'apprendre une vérité qui lui chargerait la conscience d'un crime, tout en le débarrassant de l'obsession le poursuivant, même après Justice faite: le souvenir de l'infidélité de sa femme,—il éprouvait le terrible désappointement de voir s'évanouir très vraisemblablement cet espoir tout autre.

Il sentit qu'une chose nous échappe, pour que nous la désirions. Richard trouva une parole brève, qui cingla en plein visage le député.

—Et pourquoi, vous et le docteur, ne vous tromperiez-vous pas?

—Pourquoi? fit M. Staraval avec un geste de défi hautain.

—Cela ne se pourrait il point?

—Non, cela ne se pourrait point.... Je ne sais pas de ceux qu'on déshonore sans qu'ils y voient rien.

—Vous êtes peut-être de ceux que l'on déshonore impunément?

—Pas plus que vous, monsieur, répliqua M. Staraval, dont l'emportement était déjà apaisé; et j'avale le moindre doute au sujet de l'histoire qu'Henriette nous a racontée. Le docteur, je m'hésiterais pas à l'éclaircir.... Je n'en ai aucun.... J'ai, au contraire, la certitude que cette histoire se trouve forgée de toutes pièces

—Qui vous la donne, cette certitude?

—Ma femme est une morphinomane.

—Cela ne suffit pas.

—Cela suffit en pareil occurrence.... Dois-je vous répéter que la Faculté a opiné sur ce sujet?

—La Faculté est sujette à erreur.

—Voyons, dit froidement M. Staraval, j'en appelle à votre honnêteté; que penseriez-vous à ma place?

—Ce que je penserais?....

La question était précise: la réponse devait l'être aussi.

Le sculpteur n'en trouva point; il y eut un silence.

Le député reprit encore le premier la parole.

—En admettant, dit-il, que j'eusse été aveugle, comme tant de maris trahis, en admettant que j'eusse été connaître mon malheur que par des tiers, pourquoi la lettre anonyme qui vous a appris la vérité, vous a-t-elle été adressée au lieu de m'être envoyée, à moi?

La question était péremptoire; elle atterra Richard Brottel.

Il passa sa main sur son front; ses doigts tremblaient.

M. Staraval eut pitié de lui.

Sa voix froide et sourde devint sympathique.

—Vous voyez que je ne puis croire à tout cela.... vous non plus.... Le lâche qui vous a écrit avait surpris le secret des relations de Louis d'Arneville et de.... Ce n'est pas Mme Staraval qu'il a nommée....

—Non, fit sourdement Partiste, ce n'est pas Mme Staraval!

—Allez, oubliez, mon pauvre Brottel; oubliez, vous pourriez être heureux ailleurs.

Il eut un geste farouche.

—Je regrette amèrement, reprit le député, que cette histoire, qu'un trouble par une imagination malade, vous ait transmis à des souvenirs aussi douloureux que ceux que vous avez derrière vous.... Oui, je le regrette du fond du cœur.

Richard ne parvint point à articuler une parole.

Il gagna la porte à pas lents; M. Staraval marcha derrière lui.

—Je vous en prie, une bonne poignée de main, dit-il; croyez que je suis toujours votre ami....un ami sincère.

Il se retourna, tendant la main qui se tendait vers lui, et s'en allamais avoir articulé un mot.

Une fois dans son coupé, M. Brottel respira largement.

Il avait baissé les glaces, et l'air lui arrivait des deux côtés à la fois.

Cela lui faisait du bien; il croyait étouffer là-haut.

Tout était fini.... fini à jamais!

Elle avait bien commis la faute.

Quand il rentra rue de Luxembourg, il fit demander à Mlle de Brancourt de descendre au salon.

L'institutrice venait de quitter son élève et se trouvait seule dans sa chambre.

Chose étrange: à cette invitation à un entretien qui pouvait lui apporter un terrible coup, Fabienne ne ressentit pas d'émotion.

Elle pensait depuis la veille par trop d'alternatives de crainte et d'espérance, pour éprouver de nouvelles défaillances.

Peu, elle ressentit l'énergie de celui qui sait que le moment de faire face à l'ennemi est venu; l'énergie suprême.

Le jeune fille descendit de son allure ordinaire, sans se presser ni sans ralentir le pas.

Elle trouva, d'une main sûre la porte du salon.

—Mademoiselle, dit Richard, qui sécoua la bûche du chenêtre inclina légèrement la tête.

Cette fois, Fabienne tressaillit; elle se sentit pâlir.

Ce "mademoiselle" lui semblait glacial.

—Qu'avez-vous? lui demanda M. Brottel, qui s'aperçut de son émotion.

—Je vous trouve absolument décomposé, vous m'inquiétez, répondit-elle; est-il arrivé un malheur?

—Je pars, je quitte Paris.... Il n'est point arrivé de malheur.

—Vous quittez Paris?

—Oui..... J'envoie Eve chez ma sœur, demain....avec Mme Pauillier.... et vous.

—Moi!

—Vous refusez?

Fabienne ne répondit pas.

Elle était devant lui, une main crispée sur sa poitrine, la tête un peu penchée en arrière, les traits empreints d'une indicible souffrance.

Il la considéra avec une fixité presque froide.

Une impression singulière, déjà éprouvée, s'emparait de lui.

Cette belle créature, non seulement ne lui inspirait point d'amour, mais en ce moment, ce qu'il ressentait vis-à-vis d'elle pouvait s'appeler de la rancune.

Richard Brottel se reprochait, dès le lendemain de leur liaison, sa faiblesse de la veille, d'abord parce qu'une jeune fille distinguée, honnête, que son poste dans sa maison eût dû mettre à l'abri de ses tentatives, ferait peut-être, de par sa faute, partie un jour de ces déclassées qu'on méprise; ensuite, parce qu'en faisant d'elle son amie il n'avait obéi qu'à un désir.

En ce moment, il en voulait à Fabienne de s'être trouvée là, pour exacerber ce désir, pour le faire succomber à la tentation.

Puis, c'était odieux, cette intrigue, sous le toit où habitait sa fille, nouée avec celle qu'il avait chargée de l'instruire, de la conduire dans la vie.

Il se disait que cela ne durerait pas, ne pouvait pas durer.

Il souffrait lorsqu'il voyait ensemble l'institutrice et l'élève

Oui cette situation bientôt ne serait plus tenable.

Il faudrait qu'il en arrivât à demander à Fabienne de vivre ailleurs que chez lui.

Il irait la voir souvent, elle n'aurait pas à s'inquiéter de l'avenir.

En un mot, il lui proposerait de l'entretenir.

La fierté de Mlle de Brancourt ne se révolterait-elle pas?

Le vieux sang de sa race ne monterait-il pas à son front?

Car Richard ne se trompait point sur les sentiments de la jeune fille à son égard.

Fabienne avait pour lui un de ces attachements ardents, capables au besoin de tous les héroïsmes, un attachement qui l'effrayait, lui, qui ne pouvait y répondre.

Car son cœur était mort, et sans les liens du cœur les liens de la chair ne sont rien.

Donc, en cet instant, en face de cette femme navrée, immobile devant lui comme une statue, l'impression bizarre revenait, plutôt une sorte d'éloignement qu'une attirance, une envie de se dégager d'une chaîne à peine nouée.

—Voulez-vous aller en Bourgogne? demanda-t-il, essayant d'adoucir le timbre métallique de sa voix.

—Pour longtemps? murmura-t-elle, en s'appuyant à un coin de la cheminée, tout près de lui.

—Oui.... ou plutôt non.... pour l'été..... ou une partie de l'été.

—Des mois.... des mois sans vous voir.... Non, je ne pourrai pas, non!

Elle se rapprochait, il recula; mais elle fit un pas de nouveau.

Elle mit sa tête sur son épaule, avant qu'il eût le temps de reculer encore.

Il essaya de la repousser, doucement, se sentant redevenir lâche.

Par une de ces évolutions rapides auxquelles est assujettie notre pauvre nature, un ressentiment injuste éprouvé il n'y avait qu'une minute, succédait chez lui une satisfaction intime, quelque chose comme une sensation reposante, une jouissance à se sentir aimé, lui qui ne pouvait plus aimer.

Pourquoi n'accepterait-il pas cette affection telle qu'elle se donnait?

Pourquoi ne se laisserait-il pas chérir par cette amie que plus d'un lui eût envie?

Pourquoi n'essaierait-il pas d'oublier enfin, avec elle, loin, bien loin de ce Paris où il avait vécu ses années de bonheur et ses années de gloire, et où il ne trouvait que le vide, l'ennui et le dégoût.

S'endormir, du reste, c'était s'exposer à des rencontres pénibles, à des scènes douloureuses qu'il voulait éviter à tout prix.

Le temps, ce grand dissolvant, donnerait à cette qui avait failli le courage de supporter les conséquences de sa faute, comme il lui apporterait, à lui, l'oubli complet, absolu.

Il n'essayait plus de repousser Fabienne.

Pourtant cette tête de femme, sur son épaule, lui semblait lourde, lourde à le faire fléchir.

L'un faiblesse tombait sur lui, immense, écrasante. Dans son cerveau tronblé une seule idée flottait: fuir. Il trouva une soudaine énergie, lui enveloppa la taille et la serrant contre lui à la broyer:

—Suis-moi, fit-il avec une sorte de rage; dis l'.... suis-moi!

La jeune fille tressaillit de la tête aux pieds.

La joie lui serrait la gorge, l'étrangeait comme l'eût fait la plus terrible déception.

A son tour, elle défaillait; mais elle défaillait de bonheur.

—Veux-tu! lui demanda-t-il de la même voix sifflante.

—Oui, soupira t-elle.

—Alors, demain?

—Demain.....

Richard et Fabienne se séparèrent tout-à-coup brusquement.

On frappait à la porte.

Quand Richard eut dit: — Entrez! — et que le domestique parut pour annoncer que "Monsieur était servi" ils avaient tous deux leur physionomie naturelle.

Ce jour-là, après le déjeuner, la petite Eve ne partit point en promenade avec Mme Pauillier. Son père l'emmena dans son atelier; il voulait lui parler.

M. Brottel s'assit dans le large fauteuil de cuir brun, pris entre les cuisses, les mains mignonnes de sa fille, et la tenant droite devant lui:

—Ma Chérie, lui dit-il, je suis forcé de partir en Italie....J'ai une commande importante, et il me faut pour l'exécuter, visiter les musées de là-bas.... Tu sais les beaux musées dont je t'ai parlé déjà?

—Oui, tu m'as même promis de me les faire voir quand je serai grande.... quand j'aurai quinze ans.

—Et je tiendrai ma promesse.... Je n'en vais donc demain....

—Si vite?

—Cela presse....

—Tu resteras longtemps?

—Oui.... C'est pourquoi je t'envoie chez ta tante, en Bourgogne.

—Chez ma tante! exclama Eve, dont les joues roses devinrent toutes blanches; oh! non!

—Pourquoi non?

—Je veux rester à Paris.

—Mais c'est le moment de s'en aller à la campagne.

—Maman y viendra-t-elle aussi?

M. Brottel ne répondit pas.

—Maman y viendra-t-elle aussi? répéta la fillette.

—Ta mère ne peut aller là-bas.... Je ne crois du moins....

—Alors, je resterai à Paris.

—Seule avec ta cousine?

—Eh bien, et mademoiselle?

—Mademoiselle est fatiguée.... Tu t'es aperçue qu'elle avait très mauvaise mine, sans doute, depuis quelque temps.... Elle m'a demandé ce matin un congé de plusieurs mois.

—Ah! fit Eve impassible.

Son père reprit:

—Je regrette de laisser à la maison avec Mme Pauillier, elle est âgée, la responsabilité serait trop lourde pour elle, je ne serais pas tranquille.

—Mais moi au couvent, dit l'enfant de son même ton tranquille.

Son père reprit:

—Je regrette de laisser à la maison avec Mme Pauillier, elle est âgée, la responsabilité serait trop lourde pour elle, je ne serais pas tranquille.

—Mais moi au couvent, dit l'enfant de son même ton tranquille.

—Au couvent!

—J'ai deux de mes amies qui y sont, Germaine et Lucie, tu sais.... elles s'y plaisent beaucoup, il y a de grands jardins.... on joue.... c'est très amusant....

Leur maman vient les voir.

Elle avait détourné sa tête blonde, en prononçant ces dernières mots.

Ce mouvement fit tomber sur son front deux boucles épaisses; elles voilèrent ses yeux, y ont montant de grosses larmes.

Richard avait le cœur pris dans un étau.

Le couvent, la pension, c'est là qu'on enferme les petites créatures, dont le père et la mère, désunis par la loi, n'ont plus de foyer.

Eve demandait à voir retomber sur elle les grandes portes qui affraient les autres.

Elle ne savait pas, pauvre innocente, que là il n'y a plus de gâteries, plus de caresses, plus de liberté.

Il le lui dit.

Il lui fit très noir, malgré ce que prétendaient Germaine et Lucie, ce couvent où l'on "jouait dans de grands jardins."

Elle n'en démordit point.

Elle répéta:

—Leur maman vient les voir....

Le père comprit.

Au surplus, qu'y avait-il de mieux que cette combinaison?

Il partirait le lendemain, si Eve s'y déplaisait, on l'en retirerait. Et à son retour à Paris, il reprendrait en fille.

Une fièvre avait saisi l'artiste; il sentait son cerveau craquer.

Il fallait en finir avec cette situation tortuante.

L'après-midi, emmenant l'enfant, il alla visiter le couvent en question.

Le petite trouva tout très bien.

Les conditions acceptées d'emblée par son père, elle pouvait y rester si elle le voulait.

Le lendemain, dans l'après-midi, il l'y conduisait.

Elle resta très-calme au moment de la séparation.

Lui, la serra dans ses bras à l'étouffer.

Son Eve pensionnaire!

N'était ce pas le commencement de la séparation entre lui et elle, ce couvent?

Il est des fatalités auxquelles on n'essaie pas même de résister.

Richard Brottel se laissait prendre par celle qui fondait sur lui.

Une dernière fois il embrassa sa fille, qui ne pleura que quand il fut parti.

En remontant dans son coupé, il donna au cocher l'adresse de l'avoué, Me Leferrier.

Il lui avait écrit la veille, en visite, et était sûr de le trouver.

Me Leferrier l'attendait, en effet, dans son cabinet

Les deux hommes restèrent trois quarts d'heure ensemble.

L'artiste s'en alla avec l'assurance que ses affaires, de même que l'affaire précédente, seraient en bonne mains.

Me Leferrier se chargerait de régler les conditions des entrevues entre Mme Brottel et sa fille.

Dès le lendemain, il irait trouver la femme divorcée.

Léone de Livy était seule dans son atelier, un peu pâle encore; mais entièrement remise de la secousse violente qu'elle venait d'éprouver.

La veille, on avait brûlé du soufre dans la vaste pièce bien close, ses amis pouvaient y entrer maintenant sans danger; les microbes de la diphtérie, s'il s'en était logé quelque part, ne communiqueraient à personne leur germe virulent.

Les vapeurs asphyxiantes les avaient détruits.

La jeune fille venait de faire sa première sortie, une promenade au soleil, dans le jardin du Luxembourg.

En se retrouvant chez elle, l'ennui la prenait.

Il y avait plusieurs jours qu'elle n'avait vu personne.

La solitude qui, bien portante, ne lui pesait pas, depuis qu'elle était convalescente lui semblait dure.

Elle ne devait pas passer cette fin d'après-midi comme les après-midi précédentes.

Félicie introduisit bientôt un brave homme habillé en ouvrier, grand, large d'épaules, un peu voûté quoique jeune encore, qui lui avait déclaré se nommer Cyrille Arbat.

L'avant-veille, à une heure où il n'y était pas, Mlle de Livy envoyait s'informer de la santé de ses enfants et de celle de sa femme.

La concierge lui faisait la commission, et aujourd'hui, ayant perdu sa demi-journée pour aller voir Charlotte, il s'était permis d'entrer, afin de répondre lui-même à Mademoiselle.

Sa femme n'allait pas plus mal; mais elle n'allait pas beaucoup mieux.

On venait de lui mettre, à lui, la mort dans l'âme, en lui disant qu'elle en avait au moins pour trois mois de traitement à la Salpêtrière.

Que deviendraient ses enfants, si longtemps sans leur mère?

L'aînée des filles était trop petite, pour veiller au ménage.

Il faudrait bien qu'il prît quelqu'un, au moins une partie de la journée, afin de les soigner et de leur faire à manger.

Les économies y passeraient; ce n'était rien si la mère s'en tirait.

Une femme à l'hôpital, un petit au cimetière.

Et il n'y avait pas huit mois qu'ils étaient à Paris.

Léone fit tout ce qu'elle put pour le remonter.

Mais il s'en alla plus courbé, l'air très sombre, faisant un geste découragé.

Dans le corridor, l'ouvrier fut forgeron croisa un beau monsieur ganté, habillé d'un complet clair, venant de chez le bon tailleur.

Cet homme était à peu près de son âge, avec l'air bien plus jeune, grand comme lui, le torse puissant, mais ayant une finesse des extrémités, une élégance de tournure qui contrastait avec sa rudesse de prolétaire, soumis dès l'enfance à un travail de forçat.

Il ne se regardèrent point.

Chacun allait de son côté, sans se soucier de l'autre, aussi indifférents l'un à l'autre que peuvent l'être des êtres jetés dans des milieux sociaux absolument opposés.

Tandis que Cyrille Arbat retournait vers son triste logis, Guy de Morellas frappait à la porte de Mlle de Livy.

Léone le reçut avec la bienveillance qu'elle gardait dans ses rapports vis-à-vis de lui, depuis leur dernière explication.

Chaque matin et chaque soir, pendant sa courte mais terrible maladie, le comte envoyait prendre de ses nouvelles.

Plusieurs fois, il était venu lui-même, insistant sans y réussir, pour qu'on le laissât entrer.

Léone le remercia, avec des gestes aimables et sincères.

M. de Morellas lui demanda les moindres détails de sa maladie.

Elle raconta comment elle en avait pris le germe, près du berceau de l'enfant, de ces pauvres gens si cruellement éprouvés.

Cela l'amena à parler du vol commis à son préjudice, le dernier soir où elle avait dîné chez Mme Staraval.

Le comte ignorait cela, il sembla absolument stupéfait.

La conversation ne fit plus que rouler sur ce sujet.

Comment Léone se tirerait-elle d'affaire?

Il était son ami, elle le savait.

Il se considérait comme le plus heureux des hommes s'il pouvait saisir l'occasion de lui rendre service.

La jeune fille le remercia encore.

Elle sortirait, elle l'espérait, d'embarras; pour le moment, elle n'avait besoin de rien.

M. de Morellas prolongea sa visite.

Il attendait pour partir, que Félicie parût.

Celle ci finit par entrer pour demander un ordre relatif au dîner.

Le comte la regarda d'une certaine façon; elle avait compris.

La bonne se trouvait dans le corridor au moment où il le longeait.

—Tu m'as menti, fit-il à voix basse, elle a encore de l'argent.

—C'est M. de Brancourt qui lui en a prêté, répondit-elle sur le même ton.

M. de Morellas serra les lèvres, et fila le long du couloir.

Il se fit conduire directement avenue des Champs-Elysées.

Le comte était nerveux, sombre; il monta dans sa chambre.

Si sa conscience,—car Guy de Morellas avait une conscience,—qui depuis l'action lâche à laquelle il était descendu, se révoltait à tout instant, ne criait pas plus fort qu'elle n'avait encore fait, il ajoutait à sa révolte la déception de l'égoïste comédie gratuitement, sans amener le résultat attendu.

Car c'était lui, lui Guy de Morellas qui faisait voler à Mlle de Livy par une domestique, ses bijoux et son argent.

Argent et bijoux étaient là, dans son appartement même, au fond du coffre-fort où il enfermait ses valeurs.

A peine la triste action accomplie, avec une audace et une ruse dignes de la créature corrompue qu'il avait à sa solde, à peine entre les mains, ces bracelets, ces bagues, ces billets de banque qui constituaient la fortune de la noble fille à laquelle il prétendait imposer son amour, il revenait de l'époque de folie qui le jetait tête baissée, cette autre aventure vile où il laissait son honneur, il se demandait si c'était lui qui avait été l'insigateur, ou si ce n'était pas un autre homme, un misérable que la justice devrait châtier.

Les preuves étaient là.... le coup avait réussi, il avait payé à Félicie son salaire.

Maintenant, qu'adviendrait-il?

Il le savait rapidement ce qu'il en était advenu.

La police, les interrogatoires, les perquisitions chez de malheureux qui n'en pouvaient mais, l'enquête se poursuivant et en quelques jours, deux ou trois rôdeurs, habitués du carrefour de l'Observatoire, arrêtés, puis relaxés—heureusement—faute de preuves.

Le zèle du commissaire de police s'arrêterait-il là?

Il l'espérait.

Mais il n'en restait pas moins à cet égard dans des transes.

Ainsi, tout cela, le vol, les angoisses de chaque jour, c'était pour rien?

Tout cela aboutirait à ce qu'un autre, un rival, celui qui serait aimé, s'il ne l'était pas encore, arrivât à faire accepter ce qu'on lui refusait, à lui, à entrer plus avant dans les bonnes grâces de la femme qu'il aimait et qu'il voulait.

La colère, la haine devaient faire bientôt pousser en son cerveau d'autres idées extrêmes.

Tantôt blême, tantôt le sang aux joues, les yeux injectés, Guy de Morellas marchait dans sa chambre comme un fou furieux.

Non, ce ne serait pas pour rien qu'il aurait commis cette infamie.

Non, Simon de Brancourt ne lui prendrait pas celle qu'il s'était juré de posséder.

Et elle qui avait repoussé sa prière, elle que n'avait pu fléchir la preuve d'amour qu'il lui donnait en lui offrant de devenir comte-e, spontanément, dès le jour où, sa protectrice morte,—cette mère qui n'avait pas eu le droit d'avouer sa fille,—elle se trouvait seule dans le monde, sans fortune, sans asile, elle qui l'avait amené à ce point où il en était, à se mépriser soi-même, à se considérer comme le dernier des hommes, il la verrait implorant à son tour.

Et il n'aurait point non plus de pitié.

La belle fille à la peau blanche, aux cheveux fauves, aux formes sculpturales, subirait ce que la fière Léone de Livy refusait: les baisers de l'homme qu'elle affolait.

Lorsque le comte de Morellas sortit de chez lui pour aller dîner à son cercle, il était calmé.

A peine eut-on pu le trouver un peu pâle, avec une légère teinte bistrée sous les paupières.

Mais personne ne se préoccupe de ces vestiges que laisse une simple nuit de fatigue.

On savait que le comte s'amusait.

Nul ne devinait qu'il ne se lançait à corps perdu dans la vie parisienne que pour s'étourdir.

A son cercle, Guy rencontra le jeune Leferrier qui s'était fait recevoir quelques mois auparavant.

Le fils de l'avoué avait su, lui aussi, la maladie de Mlle de Livy.

Comme M. de Morellas, il faisait prendre de ses nouvelles à plusieurs reprises.

Ils parlèrent de la jeune fille.

Et Octave Leferrier, se trouvant, ainsi qu'il arrive parfois aux moins communicatifs, en veine de confidences, confessa sa passion au comte.

Avant que ce dernier lui eût répondu, un de ses amis venait prendre le jeune homme par le bras et l'entraînait dans un salon voisin.

M. de Morellas le suivit du regard.

Sa figure avait pâli encore; ses sourcils s'étaient rapprochés davantage.

Celui-là, il ne le craignait pas.

Pourtant, il ressentait de nouveau la morsure de la jalousie.

Il voyait Léone dans une atmosphère ambiante d'adulations, d'hommages.

Sa beauté souveraine commençait à soulever autour d'elle les passions.

Son désir de la posséder s'augmentait de celui de la soustraire à ce milieu où sa qualité de femme artiste, de femme libre, accumulerait les dangers. Et sa pensée se reporta sur le rival qu'il redoutait. Que n'eût-il pas souffert, s'il était un qu'en ce moment l'intérêt pénétrait chez Mlle de Livy.

Simon pouvant s'échapper cette soirée, se dirigea vers l'avenue de l'Observatoire.

Il y avait quatre jours qu'il n'avait pu venir, mais sa malade lui envoyait un mot chaque matin, et il savait la trouver sur pied.

Néanmoins, il n'espérait pas lui voir une aussi belle mine.

Sa jeunesse, la vigueur de sa constitution, semblaient avoir déjà raison de l'affaiblissement causé par le mal qui avait si violemment attaqué Léone.

Simon de Brancourt resta jusqu'à dix heures, chez Mlle de Livy.

Coubien elle fut douce pour lui, cette soirée, combien il se sentait heureux près de cette jeune fille dont il possédait tout entières la confiance et l'amitié.

Avec des larmes plein les yeux, Léone accepta l'argent qu'il lui apportait, deux mille francs, à peu près toutes ses épargnes.

Avec cela, elle pourrait attendre les travaux qu'elle avait en perspective.

Puis, le lendemain, en tournée, et non-obstant, depuis la veille, un projet qu'elle lui soumit et qu'il approuva fort.

Elle voulait fonder, l'hiver prochain, un cours pour jeunes filles ou jeunes femmes désireuses d'apprendre à pétrir des fleurs avec de la terre glaise, et à mouler au naqle facial.

Dans les relations qu'elle cultivait précisément, relations riches entre toutes, elle trouverait certainement des élèves.

Dès lors, elle travaillerait beaucoup elle même. Et elle espérait bien s'acquitter avant un an envers Simon.

Celui et la supplia de ne jamais s'inquiéter de cela.

Les deux billets de mille francs qu'il venait de lui apporter ne lui feraient aucunement défaut.

Il avait en vie arrangée jusqu'au moment où il ouvrirait son cabinet médical, et pour ce moment-là même, ses dispositions se trouvaient prises

Simon de Brancourt quitta la jeune fille, satisfait, heureux

De garde cette nuit-là, il devait être à son poste à heure fixe. Mais le lendemain, il aurait une après-midi de congé.

Simon de Brancourt se promettait de voir sa sœur, puis de refaire une visite à Léone, pour la ramener Fabienne à l'atelier de la jeune fille.

En rentrant dans sa chambrette, avant de prendre son service, l'interne trouva une lettre sur sa table de travail.

Il reconnut l'écriture de Fabienne; que pouvait-elle lui dire?

Sans, sans savoir pourquoi, d'une certaine inquiétude, il décacheta l'enveloppe.

Et il fut, étreint des les premières lignes par une émotion poignante:

"Mon cher frère,

"Ne t'inquiète point de mon absence, ne demande point de mes nouvelles.

"Pour tout le monde, je prends quelques mois de vacances, je passe l'été en Suisse avec des amis.

"M. Brottel s'en va en voyage, sa fille va au couvent, moi.... quand tu liras cette lettre, serai loin.

"Mon ami, ne me juge pas, plains-moi.... j'obéis à la Fatalité.

"Celui que j'aime ne peut m'épouser à cette heure, il le fera aussitôt que les événements le lui permettront.

"Ne crains point, surtout, que je porte atteinte publiquement à notre vieux nom.

"Le monde me reverra marié, ou ne me reverra jamais.

"Plains moi, je te le répète, et aime-moi toujours.

"Toi qui connais la vie et les faiblesses humaines, ne me maudis pas, ale pitié de moi.

"Ta sœur qui t'aime et qui souffre en pensant à toi,

"FABIENNE."

Simon de Brancourt tremblait comme la feuille en achevant cette lecture.

Il tomba sur une chaise, et se posa appuyé sur la table, la tête dans la main, il resta plusieurs minutes anéanti, le front en sueur.

Sa sœur partie avec quelqu'un, sa sœur déshonorée!

C'était, pour lui, un double coup, cela le frappait dans son affection et dans son orgueil; cet orgueil qui ne s'évoille pas seulement à certaines heures chez les descendants des vieilles races, mais chez tout homme ayant le sentiment de ce peut que chacun se doit à soi-même, et des obligations créées pour être observée par la société dans laquelle il tient sa place.

Puis, le grand choc passé, cette impression qui d'abord primait tout autre, s'amortissait pour laisser la place à une douleur profonde, à une pitié immense, à l'égard de la malheureuse enfant qui gâchait peut-être toute son existence, en faveur d'un séducteur vulgaire, d'un misérable, ne méritant point son amour.

Fière comme il connaissait Fabienne, imbue comme elle l'était de préjugés, se montrant inflexible pour celles qui succombaient, combien devait être grande la folie qui lui faisait franchir des obstacles qu'elle eût trouvés jadis infranchissables.

Et quelle serait la chute, au jour très probable de la défection!

Qu'elle tomberait de haut, l'infortunée, quand elle se rendrait compte qu'elle n'est point aimée!

En vain, Simon cherchait le nom de l'homme qui entraînait sa sœur dans cette aventure.

Les relations qu'avait faites Fabienne, depuis qu'elle était dans la famille Brottel, lui étaient totalement inconnues.

Et il ne fallait pas songer, le lendemain, pour trouver ailleurs le coupable.

Cette phrase de la jeune fille: "M. Brottel s'en va en voyage." ne lui donnait aucun soupçon.

Comme il arrive si souvent, il cherchait au loin ce qui avait pris de lui.

Le jeune homme passa une nuit affreuse, la plus triste peut-être qu'il eût passée de sa vie.

Fabienne était toute sa famille, il l'a dorait et avait fait pour elle, avant d'en faire pour lui, des rêves d'avenir.

Non seulement ces rêves s'en allaient en fumée, mais cette sœur tant chérie lui apportait le plus grand désespoir qui pouvait l'atteindre.

En vain le matin se jeta-t-il sur son lit pour essayer de dormir quelques heures.

Le sommeil ne vint point.

Les implacables pensées qui le torturaient continuèrent à le poursuivre.

Il n'avait plus qu'à s'en aller, à sortir, à chercher au dehors une diversion à leur amertume.

Tout d'un coup l'image de Mme Brottel surgit devant lui. Depuis un certain temps déjà, il n'avait pas vu la jeune femme.

Pourquoi n'irait-il pas à la petite maison de Passy porter à cette désolée quelques paroles de consolation?

On s'apitoie plus sur la souffrance des autres, lorsqu'on souffre soi même.

Avant de faire à Mlle de Livy, à qui il voulait cacher son chagrin, la visite qu'il lui avait promise, il s'embarqua pour Passy.

Ce jour là, dans la matinée, pendant que Simon de Brancourt cherchait sans qu'il vint, le sommeil, Aimée qui la veille avait attendu soit la visite de Mme Staraval, soit un mot lui annonçant qu'elle avait mis à exécution sa promesse, et que sa place, a elle, entre son mari et sa fille allait lui être rendue, se décidait à se faire conduire rue de Granelle-Saint-Germain.

Dix fois durant cette journée d'angoisse, elle avait failli s'y rendre,

La crainte d'une déception,—d'une de ces déceptions qui anéantissent,—l'empêchait de partir.

Elle préférait encore le tourment de l'incertitude à une réalité qu'elle n'aurait pas la force de supporter.

Puis, brusquement, des ténèbres du doute elle passait à l'éclaircie radieuse de l'espérance.

Henriette, si Richard ne se laissait pas convaincre, tiendrait sa promesse.

Elle raconterait tout à son mari.

Alors, le triomphe était certain; elle arrivait au terme de ses douleurs.

Mais quand le soir vint, quand elle vit la pendule marquer dix heures, onze heures, minuit, sans qu'elle eût rien reçu: ni visite, ni télégramme, la fièvre la saisit, violente, l'abattit sur sa couche.

Martine la veilla une partie de la nuit.

Vers l'aube, seulement, elle s'endormit d'un sommeil assez calme, réparateur.

En se levant, elle prit la résolution d'aller trouver chez elle Mme Staraval.

Cette folie la femme de chambre ne voulut pas la laisser partir seule. Bien lui en prit.

Lorsqu'on apprit à Mme Brottel que le député et sa femme étaient partis la veille au soir pour un long voyage, sans donner le lieu de leur destination, elle s'écria:

—Ah! la misérable, elle a fui!

Battant l'air des deux bras, si Martine ne l'eût soutenue, elle fût tombée à la renverse.

Une heure après, à peine remise d'une crise qui avait épouvanté la pauvre femme, celle ci la ramenait.

Elles trouvèrent, en rentrant à la maison, Me Leferrier, qui venait remplir la mission dont l'avait chargé le sculpteur.

Aimée l'écouta, presque calme.

Pourtant il lui apportait le coup de grâce.

A continuer

Le Printemps est à nos Portes.

C'est l'époque de l'année où tout le monde est fatigué. Le sang s'échauffe et le système s'affecte.

Vous avez besoin d'un Tonique.

Préférable au Bœuf En Vin, au Fer et à la Bière, etc., est le plus grand dépuratif et le fer stimulant: le

ROYAL GERMETUER DU DR KING.

Il vous ressuscite.

Jamais il ne rate son effet.

Toujours il donne satisfaction.

Aussi agréable que de la Limonade.

—Fabriqué seulement par le—

KING'S ROYAL GERMETUER CO.

d'Atlanta, Géo.

Faites usage des Pilules du Germetuer du Dr King.

40 pilules dans une boîte—25 cts.

3 fév—

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF.

ANNONCE JUDICIAIRE.

Vente du contenu et installations, etc d'un café.

A. Ringgold Brousseau vs Frank Fabregas.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 19,929—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus, je procéderai à la vente à l'enchère publique, sur les lieux ci-après désignés, le MARDI, 25 avril 1893, à 10.30 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir—

A mon entrepôt, rue Ste Anne, entre les rues Royale et Chartres.

Un riche comptoir de buvette, miroir et étagères derrière le buvette, boîte à bière, etc.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

VICTOR MAUBERRET,

Shérif Civil de la paroisse d'Orléans.

14 avril—14 20 26

ANN